

THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM
LA CARTOUCHERIE

CHERCHEZ LA FAUTE !

d'après *La divine origine/Dieu n'a pas créé l'homme*
de **Marie Balmary**, mise en scène **François Rancillac**

PARIS 12^e

12 → 23 décembre 2017 / 9 → 21 janvier 2018
du mardi au samedi à 20h - le dimanche à 16h

Tél. 01 43 74 99 61
theatredelaquarium.com



CHERCHEZ LA FAUTE !

d'après *La Divine origine / Dieu n'a pas créé l'homme* de **Marie Balmary**,
adaptation et mise en scène de **François Rancillac**

avec

Danielle Chinsky,
Daniel Kenigsberg,
Frédéric Révérend,

et en alternance,

François Rancillac

ou

Fatima Soualhia-Manet.

12 décembre → 23 décembre 2017
et
9 janvier → 21 janvier 2018

PRESSE

Catherine Guizard

pour le Théâtre de l'Aquarium

→ lastrada.cguizard@gmail.com

01 48 40 97 88 & 06 60 43 21 13

Le spectacle a été créé le 13 octobre 2003 à la Comédie de Saint-Etienne, Centre dramatique national.

production → Théâtre de l'Aquarium. Avec le soutien d'Arcadi.

FLORILÈGE DE PRESSE

Un spectacle suavement pédagogique sur un mode ludique et sacrément interactif.

L'Humanité

Pour François Rancillac, lire, débattre est un acte citoyen, un acte d'émancipation et de résistance.

Un fauteuil pour l'orchestre

Les allergiques au religieux comme les croyants de toute confession pourront s'y sentir à l'aise et se laisser embarquer dans ce jeu de piste instructif.

Les Échos

Avec ce que vous savez ou ce que vous ne savez pas, avec vos idées, vos convictions et même vos a-priori, courez voir *Cherchez la faute !*

La Vie

Marie Balmay et François Rancillac dans son sillage veulent s'extraire des guerres de clans qui font tant de ravages et se transforment en tentatives d'absorption de l'autre et de sa pensée. Créé en 2003, le spectacle forgé sur cette acception est plus que jamais criant d'actualité.

Scènweb.fr

Textes, stylos, bouteilles d'eau, tout contribue à créer l'ambiance d'un séminaire de recherche. Apparemment, ce n'est pas du théâtre. Et pourtant on touche à l'essence de cet art : la parole partagée et la pensée en action.

Théâtre du blog

Enfin du nouveau sur Adam et Ève

Est-on bête parfois... L'autre soir, quand on nous incitait à « reprendre la séance » en entrant dans la salle pour *Cherchez la faute !*, je m'étonnais du mot « reprendre ». C'était pourtant le jeu. J'ai vite compris, devant le dispositif de tables en carré jonchées de livres (toutes éditions de la Bible) qu'il allait s'agir d'un colloque, d'un symposium, d'un séminaire insolite où, au beau milieu de trente personnes assises et autant au second rang, trois comédiens malicieux (Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg, Frédéric Révérend) allaient, à l'instar de la psychanalyste Marie Balmary, passer au crible la genèse de l'Ancien Testament, à partir notamment de son ouvrage de référence « *la Divine Origine / Dieu n'a pas créé l'homme* » (Grasset 1993). François Rancillac, qui met en scène, tient le rôle (en alternance avec Fatima Soualhia Manet) du « modérateur » un peu perdu. C'est un plaisir constant d'intelligence, grâce au naturel des discoureurs qui prouvent à la fin par A plus B, pour ainsi dire, depuis le texte hébreu dont André Chouraqui a fourni une traduction littérale (chez Desclée de Brouwer), qu'il n'est à aucun endroit du Livre les notions de « faute », de « péché » et de « châtiment ». Et puis Ève n'est pas née d'une côte d'Adam mais purement et simplement campée à son côté.

Ainsi seraient jetées les bases mythiques de l'invention du sujet et de la révélation sous-jacente de l'engendrement de l'Autre par excellence. Je n'entre pas dans les recoins de la démonstration progressive de ce spectacle, car au fond c'en est un, suavement pédagogique sur un mode ludique et, après tout, sacrament interactif, comme on dit volontiers.

Sachez toutefois qu'à l'appui de la thèse on écrit de l'hébreu sur de grandes pages blanches, qu'on se livre à d'imparables exégèses et des querelles savantes avec le sourire aux lèvres. Le tout vaut par ce ton d'une ironie fondamentale abreuvée aux sources sûres de la linguistique, de l'anthropologie et du sillon freudo-lacanien. Élégante façon de tenter d'introduire des lumières dans les ténèbres des origines à l'innombrable postérité. Au beau milieu de l'espace de pensée, dans un pot, trône un arbre de la connaissance en réduction. Celui là n'est pas à arroser de larmes tous les matins.

Jean-Pierre Leonardini

18 décembre 2017

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Invités autour d'une table sur laquelle sont éparpillés diverses bibles, dictionnaires, livres d'exégèse, papiers et stylos, bouteilles d'eau, les spectateurs, une trentaine plus ou moins, sont conviés à une formidable dispute, une controverse animée sur la Genèse, dans la traduction quasi littérale et formidable d'André Chouraki. Ils sont trois à débattre, quatre si l'on compte le médiateur candide où la douceur et la fausse naïveté de François Rancillac faisait merveille ce soir-là. L'étude des premiers chapitres de la Genèse, la création d'Adam et Eve et du péché originel est menée tambour battant et fort savamment, sans pédanterie aucune. Et ça commence plutôt fort quand est réfutée vigoureusement la notion même de faute évoquée par Daniel, un des quatre exégètes. Mais où donc est évoqué cette culpabilité argumentent en réponse Danielle et Frédéric ? Nulle trace... Opérant donc une lecture critique, à la source hébraïque, éprouvant toutes hypothèses de lecture par l'étymologie et les récurrences d'un même mot, c'est une plongée vertigineuse et merveilleuse voire poétique, dans les arcanes de ce texte fondateur qui se révèle à nous, de questions argumentées en hypothèses audacieuses, d'intuitions soudaines en révélations fragiles. Une lecture à l'aune du mythe non du religieux. Pas de Vérité ici mais révélation sur l'inconscient de notre humanité. La parole circule, rebondit, hésite aussi. Chacun s'appuyant sur l'autre, jusque dans la contradiction, pour faire avancer le débat, échafauder une pensée ouverte à toute interprétation et ne jamais tomber dans la traduction univoque. La création et la solitude d'Adam, né de la terre (Adama), le don du jardin d'Eden à l'exception de l'Arbre de la connaissance, l'apparition d'Eve par le côté d'Adam, le rôle exact du Serpent... tout cela est analysé, argumenté minutieusement, non sans humour parfois, et doucement émerge une interprétation surprenante et franchement séduisante, celle de Mary Balmory, psychanalyste et exégète, dont François Rancillac fait ici l'adaptation, la découverte de l'altérité, de l'égalité et de la liberté. Dieu offre à ses créatures la possibilité inouïe d'accéder à la souveraineté, voire au divin, en sujet libre, doué d'une parole propre. De dire Je en découvrant le Tu, un Tu égal à soi-même et différent de soi. La véritable naissance de l'homme prend sa source là, dans cet échange avec l'autre, son alter-ego, dans la parole et l'altérité. Expérience certes ratée dans le jardin d'Eden, un serpent étant passé par là et dont le rôle exact demeure ambigu voire indispensable dans le dessein de Dieu, mais avec la possibilité de recommencer ailleurs, au-delà du Paradis originel dont il est chassé. Dieu en somme ne condamne pas l'homme il le rend maître de son destin.

Mais, au-delà de l'exégèse et de cette adaptation lumineuse, ce que François Rancillac avec beaucoup de finesse et de simplicité met en scène, c'est l'acte polémique et nécessaire de la parole et de la lecture. Une parole libre, une lecture nécessairement critique. Réfutant toute interprétation religieuse pour une lecture laïque – au-delà de nos opinions – et polysémique, conscient d'un état d'urgence, il dénonce de fait les intégrismes qui prévalent aujourd'hui, s'accaparant les textes fondateurs dévoyés sans vergogne, instrumentalisés au service d'une idéologie autoritaire, niant toute altérité, condamnant l'homme, broyant les femmes. Pour François Rancillac lire, débattre est un acte citoyen, un acte d'émancipation et de résistance. Invités donc autour de cette table, invités à relire ou à découvrir la Genèse, s'ouvre à nous un formidable espace de liberté.

Les Echos

« Cherchez la faute ! » : François Rancillac cultive son jardin d'Eden

En s'appuyant sur les travaux de la psychanalyste Marie Balmary, le directeur du Théâtre de l'Aquarium réexamine le mythe fondateur d'Adam et Eve. Grâce à un parti pris laïque, il ébranle l'unicité du dogme religieux.

C'est un spectacle pour le moins singulier qu'orchestre François Rancillac au Théâtre de l'Aquarium. Il fallait oser transformer une représentation théâtrale en comité de lecture, donner à entendre des versets religieux au cœur d'une institution culturelle publique. Réunis autour d'une table, les spectateurs, guidés par quatre comédiens pilotes, sont invités à lire, ou relire, les trois premiers chapitres de la Genèse biblique, et plus particulièrement l'épisode du jardin d'Eden, dont, à première vue, personne n'a plus rien à apprendre. Pourtant, l'analyse construite par Marie Balmary dans « La Divine Origine. Dieu n'a pas créé l'homme », dont François Rancillac s'est inspiré pour élaborer son spectacle, prouve le contraire.

La psychanalyste s'appuie sur la traduction très littérale d'André Chouraqui pour éclairer ce texte fondateur d'un jour nouveau. Il n'est plus question de « chercher la faute », de débusquer le péché originel, de comprendre les motivations qui ont poussé Adam et Eve à croquer la pomme de l'arbre de la connaissance. Ligne après ligne, verset après verset, se construit une interprétation sociale qui ouvre le champ des possibles et ébranle l'unicité du dogme religieux. Les pécheurs millénaires deviennent, sous le regard de Marie Balmary, un homme et une femme qui ne peuvent exister et progresser que par et grâce à leur altérité.

Jeu de piste

Avec un tel matériau, le metteur en scène aurait pu s'adonner à un cours de théologie ou à un commentaire de texte froid et lénifiant. Il n'en est rien. L'analyse tient sur une ligne de crête laïque qui ne sombre ni dans le blasphème ni dans l'homélie. Les allergiques au religieux comme les croyants de toute confession pourront s'y sentir à l'aise et se laisser embarquer dans ce jeu de piste instructif.

A l'interprétation textuelle, le metteur en scène mêle le geste théâtral. Débattus par Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg, Frédéric Révérend et François Rancillac lui-même, le terme de « faute », la prononciation du tétragramme « YHWH », l'apparition du premier « je » énoncé par Adam donnent lieu à de vigoureuses joutes oratoires d'où naît la richesse intellectuelle. Sans jamais chercher à dénigrer ou à absorber les opinions de son contradicteur, chacun grimpe sur les épaules de l'autre pour aller plus loin. A l'heure où les débats tournent de plus en plus souvent aux règlements de comptes stériles, la démarche de « La Divine Origine », dont la création remonte à 2003, reste d'une actualité brûlante.

Vincent Bouquet
14 décembre 2017



“Cherchez la faute” : La Genèse débattue sur scène

Que s'est-il donc passé au jardin d'Eden ? Tout le monde croit le savoir. Tout le monde pense avoir lu les quelques lignes de la Genèse qui racontent l'épisode du « péché originel » et du « châtement d'Adam et Eve ». Mais dans le livre *La Divine origine*, Marie Balmory a gratté le texte, faisant sauter d'épaisses couches de vernis qui en rendaient la lecture malaisée voire, estime-t-elle... fautive. François Rancillac rejoue le drame biblique en même temps qu'il met en scène le travail de la psychanalyste.

***Cherchez la faute !* avait rencontré un vrai succès lors de sa création, en 2003.**

La reprise se fait dans un contexte plus sensible, voire sombre. Quoi, hurleront les laïques endurcis, vous nous parlez de la Bible ! Et comme par hasard, avec des subventions publiques ! Quoi, éructeront les chrétiens paranoïaques, vous voulez ridiculiser, relativiser, désacraliser ! Et comme par hasard, avec des subventions publiques !

Ne vous laissez pas intimider. Ne vous laissez pas non plus entraver par votre propre rapport au texte. Avec ce que vous savez ou ce que vous ne savez pas, avec vos idées, vos convictions et même vos a-priori, courez voir *Cherchez la faute !*. C'est aussi et surtout un vrai moment de théâtre, d'une rare intelligence, d'une simplicité subtile, parfois drôle, souvent profonde, toujours interrogative et respectueuse. Un spectacle trop bref sans doute – à peine une heure. Mais la discussion qui s'engage ensuite avec le public, chaque soir, c'est encore du théâtre. C'est-à-dire de la vie, de la vie en partage.

Jean-Pierre Denis

27 décembre 2017



Entretien avec le metteur en scène François Rancillac

Talmudiques par Marc-Alain Ouaknin

le dimanche de 9h10 à 9h42



31min

Coup de théâtre au Paradis.

14/01/2018



PODCAST



EXPORTER



Au Théâtre de l'Aquarium, François Rancillac s'appuie sur les travaux de la psychanalyste Marie Balmory pour réinterpréter les trois premiers chapitres de la Genèse. En émane une étonnante lecture laïque qui prône la réconciliation et ébranle les certitudes.

« Hé oh, vous venez, ça fait bien dix minutes qu'on vous attend ! ». Au Théâtre de l'Aquarium, à 20 heures, sonne l'heure de la reprise. Hélés par François Rancillac, les spectateurs sont invités à pénétrer dans la petite salle transformée en un vaste club de lecture. Sur les tables autour desquelles chacun prend place, trônent des bouteilles d'eau entamées, des gobelets de café à moitié vides et toute une collection de livres disséminés çà et là. On y reconnaît La Bible, Être juif d'Emmanuel Levinas ou encore La divine origine, Dieu n'a pas créé l'homme de Marie Balmory. Rien d'étonnant puisque c'est sur ce dernier ouvrage que François Rancillac s'est appuyé pour élaborer « Cherchez la faute ! ».

Au menu de cette réunion de travail : l'étude des trois premiers chapitres de la Genèse. Armés d'un dossier qui contient le texte en hébreu et différentes traductions, les lecteurs spectateurs suivent la voie tracée par quatre lecteurs comédiens, Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg, Frédéric Révérend et François Rancillac lui-même. Leur cheminement les conduit vers l'épisode du jardin d'Eden. On croyait ne rien pouvoir apprendre de ce passage connu par tous, tant il matrice la majorité des religions monothéistes et, par capillarité, les règles de vie des sociétés occidentales. Et pourtant, la relecture proposée par Marie Balmory l'éclaire d'un jour nouveau. En s'appuyant sur la traduction très littérale d'André Chouraqui, la psychanalyste interprète pour mieux déconstruire, et aller à l'encontre de ces certitudes historico-religieuses présentées comme la seule et unique vérité.

Il n'est alors plus question d'aborder ce mythe fondateur d'un point de vue moral, de débusquer les pêcheurs, de chercher les motivations des fauteurs. Il ne s'agit pas non plus de substituer une vérité auto-proclamée à une autre mais de proposer une interprétation – qui pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses – parmi « l'infinité de lectures » que peut susciter un texte comme la Bible. Marie Balmory, et François Rancillac dans son sillage, veulent s'extraire des guerres de clans qui font tant de ravages et se transforment en tentatives d'absorption de l'autre et de sa pensée. Créé en 2003, le spectacle forgé sur cette acception est plus que jamais criant d'actualité.

Sans verser dans le cours théologique, ce travail de relecture va au-delà du simple commentaire de texte lénifiant. Plus que les implications religieuses dont il n'a que faire, il cherche à en décoder les conséquences sociales et sociétales. C'est là que réside le tour de force opéré par François Rancillac : à partir d'un matériau confessionnel, le metteur en scène construit une analyse laïque. Les allergiques au religieux comme les croyants de toute confession pourront s'y retrouver. Le spectacle parvient à tenir sur cette fine ligne de crête, celle qui tient à distance l'homélie qui pourrait heurter et le blasphème qui pourrait blesser.

Au contraire, c'est bien un théâtre de la conciliation, voire de la réconciliation qui se fait jour. Le metteur en scène mêle le geste théâtral à l'analyse textuelle. En jouant des contradictions entre les différents points de vue de ses comédiens, il entend prouver que c'est de l'altérité que naît la grandeur, de la communauté des spectateurs rassemblés et invités à débattre à l'issue de la représentation, avec leurs convictions et leur singularité, que germe la richesse.

La Terrasse

François Rancillac reprend ce spectacle créé en 2003, qui à partir d'une séance d'étude du récit fondateur de la Genèse célèbre la naissance de l'homme comme sujet libre, parlant et agissant. Une séance intéressante mais manquant de relief.

« Reportez-vous page 3 verset 26 ». Résonnent alors dans la petite salle du Théâtre de l'Aquarium le bruit des pages qui se tournent... L'étude interprétative examine le texte biblique de la Genèse, récit fondateur des cultures juive et chrétienne, en s'inspirant d'un essai de la psychanalyste Marie Balmary, particulièrement intéressée par la question de l'apparition du sujet. La séance d'étude s'appuie sur la traduction d'André Chouraqui et se réfère régulièrement à la version originale, en hébreu. Comme dans une réunion de travail, chaque spectateur-lecteur dispose ici des documents papiers auxquels se réfèrent les acteurs-exégètes : Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg, Frédéric Révérend et François Rancillac (en alternance avec Fatima Soualhia Manet), quant à lui plutôt dans le rôle d'un Candide questionneur, parfois un brin malicieux. Ils sont installés en compagnie d'une trentaine de spectateurs autour de tables disposées en carrés, et une seconde rangée autour des tables permet d'accueillir d'autres participants. En effet, les présents sont invités à quitter le mode contemplatif, à s'interroger et réfléchir aux enjeux, à travers le dispositif même, et aussi à travers un temps de discussion qui suit la représentation. Lorsque l'un d'eux est invité à lire un texte, c'est tout naturellement que les doigts se lèvent, tant il paraît évident que le spectateur devient ici partie prenante de l'étude.

Reconnaissance de l'altérité

D'emblée, les échanges déjouent certains présupposés, remarquant par exemple que le mot faute n'existe pas dans la Genèse, rapportant certains faits de « l'affaire du tétragramme » – le nom divin imprononcé dans le judaïsme –, et, surtout, analysant le projet divin comme matière sublime à interprétations. Reconnaissance de l'altérité grâce à Eve, naissance de l'homme comme sujet, plaidoyer pour la relation plutôt que la dévoration, pour le libre-arbitre plutôt que la prédestination : le spectacle invite au-delà des convictions de chacun à exercer une difficile liberté. Une responsabilité citoyenne contre « les intégrismes de tout poil » selon les mots du metteur en scène. L'idée est bonne, même s'il est dommage que la joute verbale manque de l'audace pimentée d'un pilpoul, en partie parce que les échanges s'avèrent trop démonstratifs. François Rancillac a confié dans nos colonnes vouloir créer la saison prochaine un texte commandé à Mariette Navarro sur le thème de la laïcité. Une heureuse perspective, alors que le terme parfois malmené donne lieu à de très vives confrontations.

Agnès Santi
20 décembre 2017

LA CROIX

À Paris, puis en tournée, le spectacle Cherchez la faute! met en scène la relecture de la Genèse faite par la psychanalyste Marie Balmary.

Tout le monde connaît l'histoire. Dieu, un homme, une femme. Un jardin et, au milieu, un arbre interdit. Chacun sait – ou croit savoir – comment tournent les choses. Un serpent, la tentation. Ève mange le fruit, Adam fait de même. Dieu découvre la transgression et punit. Adam et Ève sont chassés du paradis. Et l'humanité se voit chargée à jamais d'une « faute originelle ».

Ainsi lit-on le début de la Bible, en ses premiers chapitres de la Genèse. Et générations après générations s'est transmise l'idée d'un premier péché et d'un Dieu jaloux et punisseur. Pourtant, en 1993, à rebours de lectures trop hâtives, la psychanalyste Marie Balmary proposait dans *La Divine Origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, un tout autre récit.

Une interprétation respectueuse mais audacieuse, détonante et inspirante, s'ouvrant par la découverte que, dans ce texte, il n'est jamais question de « ratha », le mot hébreu désignant la faute ou le péché.

Le spectateur projeté au sein d'un séminaire d'exégètes

Porté par la force de ce livre, le metteur en scène François Rancillac a choisi de le mettre en scène en tentant de reproduire l'effet de surprise provoqué par sa lecture, ce moment où les yeux se dessillent. Pour cela, il invite le spectateur à participer à un séminaire d'exégètes étudiant le texte biblique. La scène a disparu : à peine arrivé, le spectateur s'assied à côté des quatre comédiens.

En proximité immédiate avec les acteurs, au milieu des bouteilles d'eau et des bibles éparées, équipé d'un dossier contenant différentes traductions, le voici en situation de se laisser surprendre et de se mettre en mouvement.

Après la découverte de l'absence d'une « faute » et de toute possibilité d'une lecture moralisatrice et culpabilisante, les questions s'enchaînent : comment comprendre la « solitude » d'Adam ? Pour quelle raison n'est-il comblé par aucun des êtres vivants que Dieu place à ses côtés ? Pourquoi Adam est-il d'abord décrit comme « mâle et femme » puis comme « homme », une fois Ève apparue ? Comment expliquer que Dieu lui donne tout le jardin à l'exception de « l'arbre de la connaissance » ?

La prose stimulante de Marie Balmary

Sur ces énigmes, nos quatre « spécialistes » s'empoignent, débattent, se corrigent, s'éclairent mutuellement... Au fil de leurs échanges, le récit inaugural prend de nouvelles couleurs. Au point de raconter une histoire différente : celle de la rencontre essentielle et si difficile de l'homme et de la femme ; de l'humain – homme et femme – avec Dieu ; celle de l'émergence d'un sujet libre.

Il n'était pas facile de porter au théâtre une œuvre d'abord écrite pour être lue. La mise en scène de François Rancillac est parfois prise à son propre piège en donnant l'impression d'assister vraiment à un débat – parfois lassant par ses longues tirades – entre spécialistes.

Pourtant, ce spectacle a l'immense mérite de permettre une nouvelle rencontre avec la prose serrée et stimulante de Marie Balmary, qui ne prétend pas donner la vérité du texte, mais lui rendre une voix. Le spectacle d'une petite heure se poursuit par un échange avec les acteurs et le metteur en scène. La qualité de la discussion montre que la pièce réveille la curiosité et l'intelligence du public.



Cherchez la faute ! Dieu – si on peut employer le terme – qu’il est bon de se servir de sa tête !

Et si la Bible racontait autre chose que ce qu’on lui a fait dire durant des siècles ? C’est le parti pris ambitieux de ce spectacle qui flirte avec la philosophie, l’histoire des religions et la remise en cause réjouissante de ce que nous savons ou croyons savoir pour nous transmettre une vraie leçon de tolérance.

Il est monnaie courante de considérer que la femme naît de l’homme et que cette traîtresse est la cause de tous les maux de la terre. Il est tout aussi galvaudé de considérer la connaissance – l’arbre dont nos deux loustics vont goûter les fruits – comme la source de tous nos malheurs. *Cherchez la faute !* prend à bras-le-corps ces assertions pour les examiner par le menu et nous offrir une disputatio – ou, si l’on préfère la version juive, un exemple d’exercice talmudique – qui remet à plat le texte pour lui faire cracher son sens caché.

Quand le théâtre naît de la discussion

Des tables sont disposées en carré sur la scène même du théâtre. Les spectateurs sont invités à y prendre place. Sur ces tables traînent quantité d’ouvrages sur la pensée : Levinas, des ouvrages en hébreu, et bien d’autres encore. Et des dossiers, contenant chacun des textes. Tout à coup l’un des participants en apostrophe un autre sur la manière de lire les textes sacrés. L’espace d’un instant on hésite : où sommes-nous donc ? avant de comprendre que oui, nous avons quitté la réalité pour le théâtre et que nous sommes entrés dans le spectacle.

Plus d’une heure durant, les quatre comédiens, installés chacun sur un des côtés du carré formé, vont se prendre – et nous prendre – à parti et nous faire entrer dans le corps du texte. On est dans l’essence même du théâtre avec cette ré-interrogation qui est déjà du domaine du jeu et de la mise en scène. Nous sommes là pour interpréter – ré-interpréter – un texte millénaire que des générations entières ont considéré comme acquis, comme une donnée indiscutable, posée pour l’éternité des temps...

La Bible. Quelle Bible ?

Nous voilà plongés sans crier gare dans la polémique qui a agité tant d’hommes au fil de l’histoire, provoqué tant de guerres, engendré tant d’incompréhensions et de massacres. Réinterroger les textes et les versions pour tenter de comprendre ce qui s’est passé, ce qui se passe. Une manière de se situer au présent. La Bible en effet est le produit de transmissions et d’ajouts au fil des quelque 1 600 ans de sa rédaction. Elle débarque en Occident via une version grecque, reprise en latin pour donner la version traduite dans différentes langues par l’Église. Traduction dit trahison, car adaptation. Quant au retour au texte source, la Bible hébraïque, il a fait lui aussi l’objet de traductions qui sont elles aussi des réinterprétations. Le spectacle utilisera la version la plus proche du sens originel des mots et reprendra la traduction d’André Chouraqui, qui tente de rester au plus près du texte d’origine – et de son mystère.

Le récit. Quel récit ?

Retranscrire ici la portée des débats – sur le nom même de Celui qu’on ne nomme pas, sur les étapes de la création du monde, sur ce que représente le Jardin d’Éden, etc. – serait long et fastidieux en regard de la vie intense qui anime le spectacle, poussant les personnages à revenir aux textes, tantôt pour nous présenter, sur un tableau, les caractères hébraïques à la source des mots, tantôt pour nous inciter à lire ce que disent les textes, c’est-à-dire à les interpréter. Qu’il suffise cependant de dire qu’il y a parfois des silences lourds de signification et que l’attention portée par les spectateurs présents était palpable comme un halo flottant sur le spectacle, une brume légère mais persistante qui est celle de la pensée.

Une leçon de vie et d’acceptation de l’Autre

Au-delà des considérations sur la notion de faute originelle ou des réflexions potentielles sur ce drôle de Dieu qui, omnipotent, crée tout, y compris la possibilité de transgression, et punit lorsqu’on enfreint la règle, émergent cependant des points de vue sur la différence des sexes et leur « hiérarchisation » et sur la notion de « faute » originelle. Sommes-nous donc si coupables qu’on a bien voulu nous le faire croire, et comment tirer les enseignements de cette relecture pour mieux comprendre l’Autre, appréhender la différence dans ce qu’elle a de positif, de complémentarité et non d’exclusion ? Renvoyés à nous-mêmes, nous interrogeons nos comportements, nos croyances, non pour les détruire mais pour leur apporter le souffle de la compréhension et du dialogue.

Sorti des murs du théâtre et présenté à de jeunes lycéens, le spectacle a suscité entre autres, cette réflexion : « Mais alors, on peut aussi analyser ces textes-là... » (ie, qui sont du ressort du sacré). Une leçon bien utile aujourd’hui quand des populations entières s’étripent au nom de dogmes qui sont sujets à caution...

Théâtre du blog

Nous sommes nombreux à porter depuis des siècles un sentiment tenace de culpabilité. A qui la faute ? À Adam, à Ève, au Serpent, à l'invention du « péché originel » ? Les religions judéo-chrétiennes ont solidement assis leur pouvoir en cultivant cette culpabilité, laquelle a enrichi nombre de prêtres de tous ordres et de psychanalystes de toutes obédiences.

Saisie par cette question, elle aussi, Marie Balmory, psychanalyste, a voulu y regarder de plus près. Elle revient au texte original de la Genèse, a appris l'hébreu et le grec, et elle s'appuie sur la traduction très littérale d'André Chouraqui. Cherchons la faute ! Le mot n'existe pas dans la Genèse ! En hébreu comme en grec, le terme employé désigne un tir qui a manqué sa cible; comme faute ! crié par un arbitre au tennis.

François Rancillac s'est emparé de l'essai, *La Divine Origine*, dans une perspective laïque et politique, contre la tyrannie et l'obscurantisme des religions. Comme s'il avait pressenti, en 2003, lors de la création du spectacle, l'importance de cette question et son urgence actuelle. Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg, Frédéric Révérend, Fatima Soualhia Manet invitent les spectateurs à les rejoindre autour d'une grande table de travail. Textes, stylos, bouteilles d'eau, tout contribue à créer l'ambiance d'un séminaire de recherche. Apparemment, ce n'est pas du théâtre. Et pourtant on touche à l'essence de cet art : la parole partagée et la pensée en action. Chacun joue un rôle assigné dans cette « dispute » : le naïf, le provocateur, le conservateur, le conciliant. On réécoute cette histoire de fruit défendu, de désobéissance, comme si on l'entendait pour la première fois. On est au cœur du travail de l'acteur : réinventer son texte avec un public qui reçoit cette pensée à l'état naissant. Passionnant !

On apprend notamment que : « Elohim crée le "glébeux" (Adam) à sa réplique, il le crée mâle et femelle, il les crée. » Eh ! Oui, notre ancêtre était androgyne. Pourquoi séparer les sexes ? Pour ouvrir l'infini de l'altérité. Et pourquoi l'interdit ? « De tout arbre, tu mangeras mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas ». Pour produire du manque, du désir, et permettre à l'homme d'exister comme sujet, de choisir en disant : "je". On apprend aussi que « le serpent était nu », et qu'en hébreu, l'adjectif désigne à la fois la nudité et la ruse...`

A la fois savant, drôle et riche en suspens, ce spectacle nous met en joie.

Après une séance d'une heure, acteurs et metteur en scène se prêtent sans compter au débat avec un public passionné, curieux, qui argumente, questionne, propose. Avec *Cherchez la faute*, on va au-delà d'une « participation » du public, après laquelle courent bien des metteurs en scène, par simple effet de mode. Nous sommes réellement impliqués. Merci aux acteurs et à François Rancillac.

Christine Friedel avec la collaboration de **Mireille Davidovici**
15 décembre 2017

Quelle pomme ?

« Cherchez la faute » est une pièce dont on a déjà dit tout le bien qu'il fallait en penser il y a dix ans, lors de sa création au Théâtre Paris Villette. Il s'agit d'une adaptation du livre de Marie Balmary « La divine origine / Dieu n'a pas créé l'homme », laquelle porte un regard d'exégète et de psychanalyste humaniste sur les textes sacrés. Si l'étude ici menée ne présuppose pas le caractère inspiré du texte, on est clairement dans une recherche honnête qui reprend la méthode même – la rigueur, parfois – de l'exégèse. Et dans une mise en scène qui est un copier-coller réussi d'une réunion de travail exégétique.

La première chose que nous apprend cette pièce, et bien des prêtres lui en seront sûrement reconnaissants, est qu'il faut se garder de toute lecture sentimentale de l'Écriture. On n'y trouve alors que ce à quoi on est sensible et pas forcément ce dont elle parle. D'aucun trouveront que les mots du texte sont passablement torturés, au point de lui faire dire autant sa vérité que celle défendue par Marie Balmary, il n'empêche : se donner une méthode commune de travail pour s'obliger réciproquement à la respecter est le seul moyen d'avancer à plusieurs voix vers la vérité qui se dégage à une époque donnée du fait du terrain qui a été défriché par nos ancêtres. Cela aussi, la pièce le montre très bien.

Certes, on peut reconnaître certaines erreurs méthodologiques, comme de vouloir tirer des conclusions à partir du rapprochement de mots appartenant au premier et au second récits de la création, qui ont quand même quelques siècles de décalage et des visées pédagogiques différentes. Mais, on l'a dit, Marie Balmary est un franc tireur d'inspiration lacanienne au royaume de l'exégèse et, ne l'oublions pas, il s'agit d'une pièce de théâtre, pas d'une introduction aux différentes écoles exégétiques.

Qui a pourtant un effet inattendu : beaucoup de gens restent au débat qui suit la pièce et sont capables d'échanger avec modestie et sans passion. « C'est comme cela à chaque fois », confesse le metteur en scène, qui se demande par ailleurs s'il pourrait aujourd'hui continuer à jouer cette pièce dans des salles de classe comme ce fut le cas dans le passé.

Le thème de la pièce n'est sûrement pas étranger à ce fait : il s'agit de voir comment le mot de faute ne figure pas dans le récit du jardin d'Éden et comment Dieu, qui a tout créé, laisse à l'homme le soin de nommer le règne animal, puis de reconnaître comme de son espèce et néanmoins différente la femme. Enfin, de réfléchir sur les interactions entre les notions de création, d'identité, de relation et de différence. Tout un programme ! Mais passionnant... Et attention : la jauge est réduite à soixante-dix spectateurs en raison de la mise en scène.

Pierre François
19 décembre 2017



toutelaculture.com

A partir d'une lecture alternative des textes de Freud et d'une interprétation particulière du texte de la genèse, Marie Balmory propose une réflexion dont s'empare Francois Rancillac dans un acte théâtre unique.

Le freudisme dans la suite de la lecture juive des chroniques de la genèse figure l'émergence de l'individu comme sujet pensant et de proche en proche le début de la civilisation par au moins deux éléments fondateurs : la prise en compte de la bisexualité originelle du premier homme et le récit du premier acte de désobéissance. Les chrétiens remplacent mille cinq cents plus tard la vigne par une pomme et c'est en croquant cette pomme, celle du péché originel, que le sujet fort de cette désobéissance s'autorise; ainsi, une nouvelle relation à son Dieu, à son surmoi s'installe par le premier acte civilisationnel et l'homme découvre qu'il est nu. Marie Balmory modifie la lecture de la genèse par deux combines de traduction; le mot péché devient faute et la femme n'est plus créée face à l'homme, mais contre l'homme. Très occupée par les questions du rapport de soumission au masculin et du sentiment de culpabilité du féminin celle qui a voulu écrire une psychanalyse alternative en démontant le complexe d'Oedipe continue son travail contestataire par une nouvelle exégèse biblique.

Cette interprétation décalée et pauvre obtient son effet d'éveiller en nous une nouvelle curiosité pour le texte. Francois Rancillac s'en empare et imagine un dispositif dramatique unique. Le public est assis autour d'une longue table disposée en carré; 60 personnes comme des écoliers prennent place sur des sièges, au milieu d'eux quatre comédiens vont animer la querelle et les débats. Après une heure de représentation et les applaudissements, le débat se poursuit de façon informelle avec une participation active d'un public aux neurones oxygénés par la première partie magistrale.

On regrettera peut-être le talent en retrait des comédiens dans une proposition très doctorale sauvée par la douceur de François Rancillac, candide bienveillant. On apprend plein de choses et preuve finale de l'intérêt du spectacle, les conversations et les exégèses sauvages continuent dans les jardins de la Cartoucherie puis dans la navette de retour. Si le propos fut de nous faire penser, Rancillac par ce spectacle unique qui fait honneur au théâtre, touche sa cible.

David Rofé-Sarfati
23 décembre 2017

L'OURS

mensuel socialiste de critique littéraire culturelle artistique

C'est à une expérience théâtrale singulière que nous convient le metteur en scène François Rancillac et les comédiens Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg, Frédéric Révérend (et Fatima Soualhia Manet en alternance), qui l'accompagnent dans l'aventure d'une lecture-réinterprétation des quelques chapitres de la Genèse consacrés à la naissance de l'Humain et au bannissement du jardin d'Eden. Les spectateurs (70 maximum par soirée) sont invités à s'installer à des tables disposées en un grand carré, parsemées d'ouvrages et de pochettes contenant des photocopies de plusieurs traductions du même texte, comme dans une salle de classe. On peut alors craindre d'avoir été piégé et de devoir assister à un cours, qui plus est à un pensum religieux. Point du tout, ce n'est pas un cours mais une controverse herméneutique qui nous est donnée à entendre, sérieuse mais souvent drôle, où les acteurs, qui tiennent d'abord des points de vue différents, excellent dans le naturel de l'expression et dans la vivacité des joutes verbales. Et si, bien sûr, il y a un enjeu religieux dans le choix de ce sujet, le spectacle se veut fondamentalement laïque, non confessionnel, respectueux de toutes les convictions, comme cela est fortement souligné (et se trouve vérifié à l'usage).

Le point de départ de ce travail théâtral, dont les premières élaborations à l'initiative de F. Rancillac remontent à plus de dix ans, est constitué par un livre de la psychanalyste Marie Balmary, *La divine origine : Dieu n'a pas créé l'homme* qui a fait l'objet d'une adaptation remarquable, ce qui n'était pas gagné d'avance tant les constructions conceptuelles de l'auteure sont sophistiquées et très exigeantes intellectuellement. Le tour de force est de nous faire participer à des raisonnements très pointus et à le faire sans aucune lourdeur, en situation théâtrale, pendant une heure. Le livre répond en quelque sorte au vœu ancien de Spinoza exprimé dans le *Traité théologico-politique* (1670) d'appliquer à l'étude de l'Écriture la même méthode scientifique que celle employée pour l'étude de la Nature. Se fondant sur la traduction d'André Chouraqui, Marie Balmary récuse la création de l'homme comme s'il était un quelconque objet et défend, au plus près du texte originaire traduit par Chouraqui, la thèse d'une advenue d'un sujet à travers la parole et la conscience de l'altérité dans la relation homme-femme. Elle dénonce dans le même mouvement l'interprétation dominante de la responsabilité humaine du mal, le terme hébreu qui désigne le péché étant totalement absent des premiers chapitres de la Genèse. D'où le titre malicieux du spectacle : Cherchez la faute !

A partir de la théorie judéo-chrétienne traditionnelle, portée par un des comédiens, expliquant l'éviction du jardin d'Eden par l'infraction commise face à l'interdit de goûter aux fruits de l'arbre de la connaissance, se développe – à travers des échanges vifs entre les autres protagonistes, rythmés par le meneur de jeu - la « démonstration » jubilatoire de son non-fondement dans les textes pris dans leur littéralité. Les spectateurs peuvent suivre, en se reportant aux documents mis à leur disposition. Il fallait à ce spectacle un point de vue ; celui de Marie Balmary est fort. On peut ne pas le partager intégralement, ressentir une méfiance par rapport à son lacanisme trop voyant mais il a le mérite d'ouvrir à la pluralité des interprétations possibles, ce qui dans les temps que nous vivons est une attitude des plus salutaires, et de nous donner accès – via la traduction choisie – aux énigmes posées par l'Ancien Testament, qui – comme tout grand texte poétique – ne se réduit pas aisément, et même jamais, n'en déplaise à certains gardiens du temple. Une fois la représentation achevée, il est possible (mais non obligatoire !) de poursuivre le débat interprétatif avec le metteur en scène et les acteurs, autour de la grande table et devant le petit arbre controversé.

On aura compris que ce sujet a priori aride fonctionne théâtralement à merveille. On peut encore profiter de son intelligence espiègle au théâtre de l'Aquarium jusqu'au 21 janvier (avant une tournée en régions).

André Robert

12 décembre 2017

«Cherchez la faute !» : passionnante ré-appropriation par tous d'un mythe fondateur

RECOMMANDATION : EXCELLENT

THEME

Le public est invité dans la salle d'étude de quatre exégètes qui analysent le récit de la Création. Revenant au texte originel, traduit par André Chouraqui, et à l'étymologie hébraïque dépouillée de toute interprétation, ils nous font redécouvrir cet épisode de l'Ancien Testament qui semble loin d'être figé. A la faveur d'un débat animé, où s'alternent joutes verbales, résistances culturelles et illuminations soudaines, on apprend ainsi que l'homme n'est pas créé en tant qu'homme, ou que la notion de «faute» n'apparaît pas dans le texte.

L'occasion d'apprécier toute la richesse de ce mythe fondateur, et de réinterroger les grilles d'interprétation qui l'ont façonné à travers les siècles.

POINTS FORTS

- Une mise en scène qui implique fortement le public : en arrivant dans la salle, le spectateur est invité à s'installer autour d'une grande table, pour «reprendre» une réunion déjà entamée. Il prend place parmi les acteurs, consulte les «poly» disposés devant lui, et se sent partie prenante du débat pendant l'heure que dure la pièce. Ce procédé maintient le public vivant et alerte, et favorise la compréhension du propos. On lui offre ensuite la possibilité d'échanger ou de poser des questions pendant la table ronde qui suit le spectacle.

- Si le sujet peut paraître pointu, il est en fait rendu très accessible par le débat mis en scène. C'est la magie de l'étymologie : loin de complexifier les choses, elle cherche à revenir au sens primitif des mots, de l'histoire. Cette remise à plat nous permet de nous réapproprier le texte, et élargit le champs des interprétations possibles.

- Les acteurs sont très convaincants dans leur rôle d'exégètes qui confrontent leur prisme d'interprétation initial (traditionnel, féministe...) au texte nu.

- Une belle façon de s'initier à la pensée de Marie Balmary, pensée vivante et stimulante, qui interroge plus qu'elle ne prêche. En ce sens, la mise en scène et le choix de la table ronde rend justice à l'auteur.

POINTS FAIBLES

Pas de points faibles, mais des prérequis : être curieux et ouvert d'esprit, et ne pas craindre d'être un spectateur «actif», installé sur scène, sous le regard des acteurs. Qu'on se rassure, cependant, on ne vous interpellera pas en pleine représentation pour vous demander d'éclaircir un point de théologie...

EN DEUX MOTS

Un spectacle passionnant qui, à travers l'expérience d'une table ronde avec les comédiens, nous fait redécouvrir le mythe de la Création sous un angle laïque et étymologique.

«Cherchez la faute !»... La genèse qui décrit la création ne serait-elle que l'histoire d'une liberté à construire ?

Dans «Cherchez la faute !», François Rancillac et ses comédiens essaient de comprendre le mythe du jardin d'Éden et de la faute originelle. En auscultant les trois premiers chapitres de la Genèse et des textes de Marie Balmay, ils avancent de surprises en surprises et avec eux le spectateur.

Le dispositif est composé d'un rectangle fermé formé par des tables sur lesquelles des livres et des fonds de dossiers sont déployés. Au centre, un arbre en pot. Il n'y pas de scène. En s'asseyant à l'une des tables, le spectateur comprend vite que la forme influe sur le contenu.

À chaque extrémité des médianes, quatre interlocuteurs, en vis à vis, s'emploient d'abondance à lire le texte, le déchiffrer. Pas à pas. Lettre à lettre. Mot à mot. Verset à verset. Passionnés, ces exégètes (même le modérateur) ! Qui relie le signe, la chose et l'imagination raisonnable que l'on peut en déduire. Tous enclins à la précision et l'humilité du regard critique. La disposition est propice à l'échange, au dialogue en commun. Assurément, l'histoire de la genèse est contée de manière singulière.

Le spectateur en apprend de belles et s'émerveille non seulement de la qualité des échanges et de la connaissance (cela est délectable), mais aussi de la beauté et de la justesse de ce poème célébrissime et si peu lu. Des questions lui mordent les lèvres. Mais il est malgré tout au théâtre et écoute religieusement une toute autre histoire que celle qu'il attend.

Et les dialogues et les disputes entamées, révèlent un monde plein d'humour, de surprises, d'étonnement : un monde à rebours des idées reçues. C'est que le jardin d'Éden, qui abrite cet être de terre glaise fertile comme glèbe nommé Adam, connaît l'altérité. Le paradis abrite en fait Ish et Isha, qui sont des dédoublements au sein d'Adam. C'est apparemment un condition jugée nécessaire par cet Élohim, cette force qui crée un monde à son image et dont l'attribut YHWH, imprononçable, offre, malgré tout, la faculté de tout nommer, de tout faire.

Dans ce jardin, Ish et Isha (Ève n'existe pas encore), face à l'arbre de la connaissance, sont soumis à l'épreuve du signe. Ce signe insidieux qui sera transformé en serpent pour baliser l'aventure de la connaissance mais ne serait pas fatal. Pour en avoir découvert le goût, ces Ish et Isha ne seraient pas chassés du paradis mais simplement conviés à son élaboration ! Ce jardin d'Éden ne connaît pas la faute !

Le simple spectateur, ou plutôt simple auditeur, car ce spectacle tourne au véritable colloque, en est tout tourneboulé. La genèse raconte l'histoire d'une liberté à construire... Quel superbe renversement de perspective !

Dans la disposition scénique adoptée, l'attention est soutenue, continue. Tout devient limpide comme source claire. L'espace clos est un espace de réflexion, un espace d'ensemencement, de séminaire. L'arbre au centre est à la fois sujet et objet d'étude. Les comédiens, les spectateurs appartiennent eux à une utopie temporaire. Ils sont tous des Ish et des Isha, à égalité, de même pâte humaine. Le public et les acteurs ont fusionné en une quête commune. Un petit paradis.

Un dialogue est engagé avec les spectateurs après la représentation. C'est le début d'une autre histoire que chacun est appelé à porter avec lui. Avec beaucoup de finesse, *Cherchez la faute !* décrypte les pouvoirs : le pouvoir du conte, les pouvoirs du théâtre (et peut-être un peu plus). C'est du grand Art.

P.S. : Le spectateur attend avec impatience une suite. Celle de la disparition d'Isha et l'apparition d'Ève, par exemple. Ou le sens d'Élohim. Quant à la prononciation d'YHWH, il faudra peut-être attendre... car c'est un défi lancé à la face des linguistes et des phonéticiens. Aux dernières nouvelles, il y aurait quelque chose comme Ya ho... mais cela reste très superficiel.

Car, avec ce tétragramme, il faut conjuguer des consonnes explosives, fricatives pharyngales, voire glottales, et des voyelles antérieures fermées et postérieures ouvertes, des fricatives latérales, etc.

Tout ce que l'on peut déduire de cette histoire, c'est que, dans la genèse, il est question d'une conjonction de puissances (Élohim est un pluriel) réunies en un souffle créateur qui a le pouvoir de nommer, de faire donc, de conférer ou de détruire. Et que cette faculté est confiée à une pâte fertile en création et en langage.

La faute ! Quelle faute ? Celle commise par le premier homme, la première femme, le premier couple, celle que les chrétiens appellent le péché originel ? Non, plutôt les erreurs de transcription et de graphie de la Bible ! S'inspirant d'un essai de la psychanalyste Marie Balmary – une psy de formation chrétienne –, François Rancillac crée un faux colloque, une pièce en forme de symposium. Une série de tables mises en rectangle forment un lieu de travail où trois exégètes débattent entourés du public placé à leurs côtés et à même d'intervenir à tout moment. Il s'agit d'examiner la Genèse, l'histoire d'Adam et Eve, à partir d'une série de documents. D'ailleurs, on a un dictionnaire d'hébreu à côté de soi, si l'on veut pousser les vérifications de ce point de vue-là. Nos débatteurs parleront, en effet, surtout du texte de la Bible, de ses manuscrits, des ambiguïtés dues au double sens de certains mots (par exemple, un même vocable signifie à la fois nu et rusé), et du caractère composite de l'œuvre dont certains passages sont repris d'écrits antérieurs. Le public, le soir où nous étions présents, discute surtout des problèmes de traduction. La rencontre évacue tout aspect religieux ou militant. Elle est surtout scientifique ou historique.

Est-on vraiment au théâtre, dont la nature est majoritairement d'éclairer notre condition humaine par la fiction ? Pas tout à fait. Rancillac flirte avec l'animation culturelle, de façon habile et ludique. Frédéric Révérend, Danielle Chinsky et Rancillac lui-même (en alternance avec Fatima Soualhia Manet) jouent les savants et les doctes avec une autorité amusée qui enchante. On apprend des choses qu'on ne savait pas. Mais l'on est dans les marges de la vie théâtrale.

Gilles Costaz
19 janvier 2018



Spectactif

Un spectacle singulier dans sa forme comme dans son propos qui nous invite à assister de façon on ne peut plus impliquante à une conversation riche et passionnée, accessible et passionnante, sur la recherche de sens des notions majeures issues d'extraits de l'ancien testament, avec des références multiples aux autres livres religieux, pour décortiquer les interprétations significatives que le travail de transmission a propagé dans l'histoire de l'humanité.

Installé-e-s autour d'un carré de tables sur lesquelles jonchent nombre de livres et de documents extraits de livres anciens, nous voici captivé-e-s par cet échange entre quatre interlocuteurs (une comédienne et trois comédiens) dont un modérateur, avec un intérêt inattendu, inouï et croissant. Cette approche philosophique et psychanalytique des textes, au-delà de toute croyance à aucun moment suggérée, enquête sur le sens donné aux préceptes, aux principes et aux valeurs propres à l'identité humaine, à l'altérité, à la nature et à la culture. Nous sommes conduits à interroger notre rapport à la connaissance. Comme une confrontation à l'inconnu dont on cherche à comprendre l'existence tout en combattant nos peurs.

Ce spectacle devient vite une lecture humaniste de textes sacrés comme une libération de la divine origine qui dit que Dieu n'a pas créé l'homme (« La Divine Origine : Dieu n'a pas créé l'homme » est le titre de l'essai de Marie Balmory, dont est tirée l'adaptation théâtrale). Psychologue clinicienne et psychanalyste, l'autrice Marie Balmory nous permet de découvrir ou redécouvrir par son propos en forme de décortilage de textes et de quête de sens, les éléments inaperçus, cachés ou incompris, fondateurs du mythe religieux.

La création de l'humain, de l'homme, de la femme. Les notions de tentation, d'autorité et de désir. Celles fondamentales de l'interdit et de son corollaire, la culpabilité. De pensées reposées en réflexions nouvelles, nous cheminons dans les méandres de la transmission, de la mémoire et de la sémantique qui au fil de l'histoire et des approches, se contredisent, se falsifient et se transforment. Là où la transgression des règles et des normes fait figure aujourd'hui d'œuvre de liberté, il est étonnant et heureux de questionner l'interdit (« l'inter-dit ») dans sa signification inusitée de symbole du respect de l'autre. Et de s'interroger alors : Si l'interdit est transgressé, cette transgression ne révèle-t-elle pas une tentative d'annihilation de l'autre ?

Un beau texte, une belle interrogation sur le sens de la vie, joués avec la simplicité du partage. L'altruisme et l'humanité prennent racines au-delà de toute croyance nécessaire dans le désir d'une reconnaissance de l'identité humaine, d'une quête de prise de conscience de soi, des autres et de notre rapport au réel.

L'adaptation et la mise en scène de François Rancillac apportent l'épure indispensable à l'entreprise, soignant une théâtralité simple mais impliquante. Les quatre comédien-ne-s Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg, Frédéric Révérend et François Rancillac (ce soir-là) s'y prennent à merveille, avec adresse et conviction. Nous sommes parmi eux et à chaque instant happé-e-s par leurs échanges.

Un spectacle qui fait appel à l'intelligence du public, le baignant dans des émotions de découverte et de questionnement. Un moment mémorable, simple et riche, dont on sort heureux.

Quelle faute, quelle pomme ?

La Genèse, on croit la connaître par cœur ou presque, et pourtant... Il est montré ici comment rechercher ce que dit vraiment un texte inspiré, et inspirant...

C'EST UNE PIÈCE dont on a déjà dit tout le bien qu'il fallait en penser il y a dix ans, lors de sa création au Théâtre Paris Villette. *Cherchez la faute* est une adaptation du livre de Marie Balmary *La divine origine/Dieu n'a pas créé l'homme*, laquelle porte un regard d'exégète et de psychanalyste humaniste sur les textes sacrés. Si l'étude ici menée ne présuppose pas le caractère inspiré du texte, on est clairement dans une recherche honnête qui reprend la méthode même – la rigueur, parfois – de l'exégèse. Et dans une mise en scène qui est un copier-coller réussi d'une réunion de travail exégétique.

La première chose que nous apprend cette pièce, et bien des prêtres lui en seront sûrement reconnaissants, est qu'il faut se garder de toute lecture sentimentale de l'Écriture. On n'y trouve alors que ce à quoi on est sensible et pas forcément ce dont elle parle ⁽¹⁾. D'aucuns trouveront que les mots du texte sont passablement torturés, au point de lui faire dire autant sa vérité que celle défendue par Marie Balmary, il n'empêche : se donner une méthode commune de travail pour s'obliger réciproquement à la respecter est le seul moyen d'avancer à plusieurs voix vers la vérité qui se dégage à une époque donnée du fait du terrain qui a été défriché par nos ancêtres⁽²⁾.

Certes, on peut reconnaître certaines erreurs méthodologiques, comme de vouloir tirer des conclusions à partir du rapprochement de mots appartenant au premier et au second récit de la création, qui ont quand même quelques siècles de décalage et des visées pédagogiques différentes. Mais, on l'a dit, Marie Balmary est un franc-tireur d'inspiration lacanienne au

Réfléchir sur les interactions entre les notions de création, d'identité...

royaume de l'exégèse et, ne l'oublions pas, il s'agit d'une pièce de théâtre, pas d'une introduction aux différentes écoles exégétiques⁽³⁾.

Qui a pourtant un effet inattendu : beaucoup de gens restent au débat qui suit la pièce et sont capables d'échanger avec modestie et sans passion. « C'est comme cela à chaque fois », confesse le metteur en scène, qui se demande par ailleurs s'il pourrait aujourd'hui continuer à jouer cette pièce dans des salles de classe comme ce fut le cas dans le passé.

Le thème de la pièce n'est sûrement pas étranger à ce fait : il s'agit de voir comment le mot de faute ne figure pas dans le récit du jardin d'Éden et comment Dieu, qui a tout créé, laisse à l'homme le soin de nommer le règne animal, puis de reconnaître comme de son espèce et néanmoins différente la femme. Enfin, de réfléchir sur les interactions entre les notions de création, d'identité, de relation et de différence. Tout un programme ! Mais passionnant... ■

(1) C'est ainsi que la « parabole du fils prodigue » est devenue la « parabole du père et des deux fils », parce que nous sommes plus atteints par la conduite du fils cadet que par celle du père alors que le père est cité dix fois contre six pour les deux fils réunis.

(2) Le mot latin *traditio* signifie d'ailleurs à la fois « transmission » et « enseignement ».

(3) On ne reprochera donc pas à la pièce de passer sous silence la méthode historico-critique, par exemple, alors qu'étudier le texte hors de son contexte peut amener à des contresens. Le plus connu étant « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46 ; Mc 15, 35) qui est une citation de Ps 22, 2, lequel se continue au verset 25 par « il n'a ni mépris ni dédain pour les peines du misérable, et il ne lui cache point sa face mais il l'écoute quand il crie à lui » avant de se terminer par sept versets glorifiant Dieu pour ses bontés. Évidemment, à l'époque de Jésus comme de la rédaction des Évangiles – et encore maintenant – tous les juifs pratiquants connaissaient par cœur les psaumes et pouvaient continuer *in petto* la récitation que le Christ avait entamée.

La Terrasse

Créé en 2003 à la Comédie de Saint-Etienne, *Cherchez la faute !* est aujourd'hui repris au Théâtre de l' Aquarium. Une façon, pour le metteur en scène François Rancillac, de continuer de nous interroger sur l'humain et sur l'altérité.

***Cherchez La Faute!* s'inspire d'un essai de Marie Balmary*. De quelle façon cet ouvrage éclaire-t-il la Genèse ?**

François Rancillac : Psychanalyste, Marie Balmary est obsédée par la question du sujet : quand est-ce qu'un être se met à parler en propre, délié de tout ce qui parlait jusqu'alors en lui, pour lui ? Il n'y a guère que les grands mythes fondateurs pour nous renseigner sur cette apparition de l'homme, doué de conscience et capable de « dire je ». La Genèse en est un, que Marie Balmary lit sans aucun présupposé. En exégète, elle retourne au texte original (en hébreu ancien) qu'elle interroge au plus près de chaque mot, en toute rigueur mais aussi en toute liberté.

Comment vous est venue l'idée de créer un spectacle à partir de ces réflexions ?

F. R. : En 2001, pour répondre à une commande du Théâtre d' Epernay. On m'a parlé de La divine origine: je suis tombé de ma chaise en le lisant ! Le spectacle a trouvé sa forme définitive en 2003 et a été joué jusqu'en 2008. Dans le contexte actuel de retour des intégrismes de tout poil et de dévoiement de la laïcité (je créerai sur ce sujet, la saison prochaine, un texte commandé à Mariette Navarro), j'ai voulu reprendre ce spectacle. Avec un sentiment d'urgence encore plus grand qu'il y a seize ans.

« Lire, c'est interpréter, c'est ouvrir les sens infinis de ces textes transmis du fond des âges. »

Quelle place occupent les comédiens Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg et Frédéric Révérend au sein de votre mise en scène ?

F. R. : Pour lire la Bible, Marie Balmary prône la lecture à plusieurs. Polyphonique et contradictoire, elle permet de déjouer les pré-interprétations qu'on plaque plus ou moins inconsciemment sur ce texte. J'ai donc imaginé une assemblée de personnes qui lisent ensemble le récit de la Genèse en acceptant

d'oublier ce qu'elles croient déjà en savoir. D'où un dispositif très simple : un grand rectangle de tables, où sont assises une trentaine de personnes, entourées d'un deuxième cercle d'une autre trentaine de spectateurs. Parmi eux, « trois exégètes » animent la lecture, modérée par « un candide » (joué par moi-même, en alternance avec Fatima Souahlia-Manet). Chaque spectateur a le texte sous les yeux. C'est de cette communauté éphémère de lecteurs-enquêteurs qu'une interprétation semble peu à peu surgir...

L'idée est donc que chacun se sente accueilli dans votre travail ?

F. R. : Oui, chacun, quelles que soient ses connaissances et ses convictions. En cela, ce spectacle met en acte une « laïcité de conscience ». Il s'agit de rappeler qu'il est de notre responsabilité citoyenne de nous ré-accaparer ces écrits fondateurs de notre humanité, de ne pas les laisser entre les seules mains des intégristes. Lire, c'est interpréter, c'est ouvrir les sens infinis de ces textes transmis du fond des âges qui nous rappellent que notre humanité est infiniment plus diverse, plus riche, plus inventive que ce que d'aucuns voudraient nous faire accroire.

* *La Divine Origine / Dieu n'a pas créé l'homme*, Editions Grasset.

Entretien réalisé par **Manuel Piolat Soleymat**
23 novembre 2017

ANNONCES



Lue ou pas lue on connaît l'histoire! Adam et Eve ont osé manger de l'arbre interdit... chassés du paradis terrestre ils sont condamnés pour les siècles des siècles à la douleur, au dur labeur, à la mortAmen!

Mais de quoi nos ancêtres ont ils été coupables en fait ? le théâtre de l'aquarium refait l'enquête et rouvre le récit biblique pour savoir ce qui s'est joué au jardin d'Eden

Si cette enquête au paradis terrestre vous interpelle , à partir de demain le théâtre de l'aquarium affiche « Cherchez la faute» Le spectacle est inspiré par les séminaires de la psychanalyste Marie Balmary, passionnée par l'étude des textes sacrés, mise en scène de François Rancillac jusqu'au 23 décembre.

Jane Villenet

11 décembre 2017



Jean-Pierre Denis  @jeanpierredenis - 12 déc.

« Cherchez la faute ! » Reprise ce soir de ce très stimulant spectacle de François Rancillac, qui nous sort des sentiers battus. Déplacez-vous !
theatredelaquarium.net/Cherchez-la-fa...





SAISON 2017/18 → ACTIONS !

theatredelaquarium.com